

Fiche 1

***Beloved*, Toni MORISSON,
1988, 10/18**

L'auteur

Toni Morrison est une romancière noire américaine. Son œuvre s'intéresse beaucoup à la mémoire de l'esclavage et à la façon de dire cette terrible expérience. Elle a contribué, en tant qu'essayiste et éditrice, à faire reconnaître la littérature noire américaine. Elle a obtenu le prix Nobel en 1993.

L'œuvre et son contexte

Beloved, roman le plus connu de Toni Morrison, publié en 1988, a obtenu le prix Pulitzer et a été adapté au cinéma. Il s'inspire d'un fait divers, un meurtre accompli en 1856 par une esclave fugitive sur son enfant. L'œuvre s'attaque donc à un aspect particulièrement sombre de l'histoire américaine.

L'œuvre en quelques mots

Sethe a réussi à fuir l'esclavage et à rejoindre ses enfants qu'elle avait envoyés à Cincinnati. Quand son maître la retrouve, elle tue sa fille pour lui éviter la servitude. Malgré l'oubli apparent, l'enfant mort hante la maison et se rappelle à ses occupants sous les traits de *Beloved* qui s'installe parmi eux.

Le thème dans l'œuvre

Trois générations de femmes sont présentes dans le roman. Sethe est la figure centrale, elle vit avec sa fille Denver dans une maison que tous considèrent comme maudite. Sa belle-mère, Baby Suggs, bien que décédée au moment de l'histoire, est évoquée par de longs et fréquents retours en arrière. Les hommes en revanche ont un rôle mineur : ils sont absents comme Halle, le mari de Sethe qui n'a pas pu s'échapper, ils fuient la maison comme les fils de Sethe où Paul D, un ancien compagnon d'esclavage devenu son amant qui ne peut supporter la révélation de son infanticide. Les maîtres blancs, bienveillants ou sadiques, font partie du passé. Les personnages féminins manifestent une très grande force : Baby Suggs bénéficie d'une aura particulière. Son fils Halle, faisant preuve d'un dévouement exceptionnel, a acheté sa liberté à force de travaux supplémentaires. Elle lance des appels et réunit les gens pour des séances mystiques. Sethe en tant qu'esclave a subi châti-

ments et humiliations, elle s'échappe enceinte. Pourchassée, affamée, et épuisée, elle accouche lors de sa fuite. Toutes ses actions sont inspirées par son amour pour ses enfants et plus encore par la volonté qu'ils ne connaissent pas les tourments de l'esclavage qu'elle a vécus. Ainsi s'explique son infanticide. Cependant sa force s'appuie sur sa capacité à faire abstraction de son expérience et au fur et à mesure que les souvenirs reviennent, que l'enfant mort réapparaît sous les traits de la jeune Beloved, la culpabilité l'envahit et l'affaiblit de plus en plus. C'est alors que sa fille Denver devient courageuse et autonome : elle chasse Beloved, incarnation de la culpabilité qui accapare Sethe « elle a été la première à se colleter avec sa mère » afin d'apporter la paix dans la maison. Elle rappelle ainsi son père, dont le souvenir a été trop vite oublié « elle ressemblait plus que jamais à Halle ». Elle parvient donc d'une certaine manière à restaurer l'équilibre familial.

Tout est dit

« Mon affaire, c'est de savoir ce qui est, et de préserver mes enfants de ce que je sais être horrible. C'est ce que j'ai fait » ; « Si c'est [les souvenirs liés à l'esclavage] toujours là, à attendre, ça doit vouloir dire que rien ne meurt jamais » ; « Tout ce qui est mort et revient à la vie fait mal ».

Échos

- Article « Beloved, Toni Morisson » dans *l'Encyclopaedia universalis* sur le site www.universalis.fr/encyclopedie.

INGRID BENEL

Fiche 2

Horace, Pierre CORNEILLE,
1641

L'auteur

Issu de la moyenne bourgeoisie rouennaise, Pierre CORNEILLE fut d'abord avocat avant d'embrasser la carrière de dramaturge avec une série de comédies légères parues dans les années 1630. En 1635, il connaît son premier succès en tant qu'auteur de tragédies avec *Médée*, puis *Le Cid* joué en 1637 qui lui vaut à la fois honneurs et critiques.

L'œuvre et son contexte

Jouée en 1640, la tragédie *Horace* naît d'un silence de trois ans. En effet, la pièce précédente *Le Cid* valut à son auteur de nombreuses attaques : on lui reprocha de s'éloigner des règles de la tragédie par sa trop grande liberté de composition. En réponse, Corneille écrit alors une pièce qui entérine les contraintes de l'écriture dramatique de son époque.

L'œuvre en quelques mots

Afin d'éviter l'horreur d'un conflit sanglant entre Albe et Rome, chaque ville désigne trois champions qui devront s'affronter. Les trois Horaces défendront Rome, et les trois Curiaces, Albe. Mais chaque combattant est uni à son adversaire par des liens d'amour et de parenté.

Le thème dans l'œuvre

Parce que les Dieux et le vieil Horace en ont décidé ainsi, trois chevaliers romains (les Horace) vont affronter trois gentilshommes d'Albe (les Curiaces). Bien que les uns et les autres soient liés par l'affection ou la parenté, ils vont devoir s'entre-tuer. En effet, Sabine, jeune albaine a épousé un romain (Horace), mais ses trois frères vont combattre pour leur patrie d'origine, Albe. Inversement, Camille, sœur d'Horace, et donc romaine de naissance, est fiancée à l'un des frères de Sabine, Curiace, guerrier albain. À chacun et chacune va se poser alors le dilemme suivant : faut-il se ranger du côté de la raison, de la famille et de l'honneur ? Peut-on au contraire suivre son cœur ? Faut-il sacrifier son amour ou sa famille ? Pour le vieil Horace, le choix va de soi. Ainsi Julie, une dame romaine, raconte au vieillard la manière dont son

fil, perdant le combat et voyant ses deux frères morts, prit la fuite. Devant la désapprobation du *paterfamilias* elle interroge « Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? » la réponse du père se fait implacable « Qu'il mourût ». Cet échange met au jour le gouffre qui sépare le père de sa fille. Il fait passer sa famille, son honneur et sa patrie avant tout autre chose. Camille refuse cette hiérarchie. En effet, lorsqu'à l'acte IV, la jeune femme apprend que son frère, loin de fuir a rusé pour mieux triompher des Curiaces, bouleversée, elle refuse de célébrer celui qui a tué son mari pour défendre Rome. En réponse, le frère tue la sœur. Le dernier acte de cette tragédie voit le père défendre les actes du fils toujours au nom de l'honneur et des services qu'il pourrait rendre à l'État. La dernière parole revient au roi qui pardonne son crime au jeune Horace au nom de ses exploits exceptionnels envers Rome et invite à une réconciliation générale des deux villes par un acte symbolique : la réunion de Camille et Curiace dans le même caveau. Tragédie de l'honneur familial et de la patrie, *Horace* montre le moment de l'Histoire où l'intérêt général entre en conflit avec l'intérêt individuel et la manière dont la raison d'État entérine les valeurs traditionnelles de l'honneur et du sacrifice de soi-même.

Tout est dit

« Ce que veut mon pays, mon amitié le craint. » (v. 390 ; II, 2)

« Rome, l'unique objet de mon ressentiment !

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !

Rome enfin que je hais parce qu'elle t'adore ! » (v. 1301 à 10304 ; IV, 5)

Échos

- Tite-Live, *L'Histoire de Rome* : récits auxquels Corneille emprunte l'argument de sa pièce.
- Paul Benichou, *Morales de Grand siècle*, Gallimard, 1948.

HÉLÈNE BIEBER

Fiche 3

Magnus, Sylvie GERMAIN,
2005, Folio

L'auteur

Née en 1954, Sylvie GERMAIN est docteur en philosophie, auteur d'un mémoire sur la notion d'ascèse dans la mystique chrétienne et d'une thèse sur le visage humain. Elle a intégré le ministère de la culture et enseigné la philosophie en Tchécoslovaquie notamment. Depuis son retour en France dans les années quatre-vingt-dix, elle se consacre à l'écriture.

L'œuvre et son contexte

Paru en août 2005, *Magnus* est la douzième œuvre de fiction d'un auteur déjà récompensé par de nombreux prix littéraires, dont le prix Fémina en 1989 pour *Jours de Colère* et le prix Jean Giono en 1998 pour *Tobie des Marais*. *Magnus* se verra attribuer le prix Goncourt des lycéens l'année de sa parution.

L'œuvre en quelques mots

Franz-Georg Dunkeltal, né de parents allemands et nazis juste avant la Seconde Guerre mondiale, perd la mémoire à l'âge de cinq ans. Ce n'est qu'à l'issue d'un long périple à travers le monde que le narrateur et personnage principal parviendra à recouvrer une partie de sa mémoire et à rétablir ainsi sa véritable identité.

Le thème dans l'œuvre

À l'aide d'un récit discontinu puisque les très minces chapitres sont présentés comme des « *Fragments* » numérotés (de 0 à 29) entre lesquels s'intercalent des « *Séquences* », des « *Notules* » ou bien encore des « *Résonances* », le personnage principal et narrateur Franz-Georg Dunkeltal entreprend de reconstituer le puzzle de son existence. Il découvre ainsi les secrets qui ont entouré sa naissance, lui le fils d'un médecin (Clemens) devenu dignitaire nazi et d'une femme (Théa) aveuglée par la soumission à son mari et les préjugés de son époque. Il découvre aussi comment la grande Histoire a pu séparer les membres d'une même famille puis a permis qu'ils se retrouvent plus tard. Il découvre enfin que les parcours individuels sont en définitive

toujours des duplicatas d'autres destinées plus universelles et que parfois la guerre met « Hambourg, à l'heure de Gomorrhe. » Dans un texte palimpseste truffé de références bibliques et d'intertextes empruntés aux grands poètes mystiques tels Paul Celan, Jules Supervielle ou Saint-John Perse, Sylvie Germain s'emploie à ramener vers l'humaine condition son personnage perdu au milieu d'une Histoire traumatique. Au cours d'une vie ballottée qui le mène de l'Allemagne nazie de ses parents, au Mexique, lieu du refuge des dignitaires de l'atroce régime en déroute, à l'Angleterre, terre de tolérance et d'accueil de son oncle Lothar, en passant par l'Islande; le personnage se cherche. Le plus souvent solitaire mais toujours accompagné de son ours en peluche, Magnus (seul témoin véritable de sa prime enfance disparue avec la maladie qui lui fit perdre la mémoire à l'âge de cinq ans), Franz-Georg comprend surtout qu'il n'est pas celui que ses parents ont prétendu qu'il était, connaît l'amour, côtoie la mort, la perte et l'errance pour mieux renaître au contact de la foi et de la spiritualité. Enfin réconcilié avec lui-même et avec son histoire, il s'apaise au moment où « Il ne fuit plus, il part au-devant de son nom qui toujours le précède. ».

Tout est dit

« Ce qui n'a pas été dit en temps voulu est perçu, en d'autres temps, comme une pure fiction. » Aharon Appelfeld. Citation liminaire de *Magnus*.

« L'immémorial est pailleté de traces, infimes et têtues. »

« Bah, les noms... il arrive qu'on en change au cours d'une vie, comme si celui qu'on a reçu à la naissance n'était pas le bon. »

Échos

- <http://auteurs.contemporain.info/sylvie-germain/> : une bibliographie riche et détaillée.

HÉLÈNE BIEBER

Fiche 4

L'École des femmes, MOLIÈRE, 1662

L'auteur

Né en 1622 dans une famille de marchands d'étoffes, Jean-Baptiste Poquelin (dit MOLIÈRE), après une licence de droit, rencontre la famille Béjart, des passionnés de théâtre. Avec eux, il fonde la compagnie de l'illustre-Théâtre pour laquelle il écrira et jouera toute sa vie. À partir de 1658, la troupe de Molière sera protégée par Monsieur, frère de Louis XIV.

L'œuvre et son contexte

L'École des femmes est considérée comme la première des grandes comédies de Molière, dans la mesure où elle excelle particulièrement à mêler le rire et la grave question du mariage forcé. Le succès de ce chef-d'œuvre vaudra d'ailleurs à son auteur d'être calomnié et comparé au mari trompé de sa pièce : ainsi débutera la Querelle de *l'École des femmes*.

L'œuvre en quelques mots

Arnolphe est un vieux barbon, qui désire se marier mais tarde à s'engager tant sa peur d'être un jour cocu est immense. Pour se garantir contre cette honte potentielle il a d'ailleurs fait élever sa pupille Agnès, dans un isolement total. La jeune fille vient d'avoir seize ans, de retour de voyage, Arnolphe se prépare à épouser celle qui ignore tout du mariage.

Le thème dans l'œuvre

Molière emprunte à la Commedia dell'arte l'argument et les personnages de sa pièce : un vieillard libidineux cherche à épouser une toute jeune fille. Arnolphe a ainsi soigneusement fait grandir sa pupille Agnès dans un couvent à l'abri des regards et de toute forme d'éducation. La jeune fille ne sait que « prier Dieu, m'aimer, coudre et filer. » (v. 102) selon le programme défini par son tuteur. Cependant ce projet est contrecarré par les sentiments amoureux qu'Agnès inspire à un jeune voisin prénommé Horace. Celle-ci n'est d'ailleurs pas insensible au charme du jeune homme. Ainsi, malgré toutes les précautions d'Arnolphe, les quiproquos comiques (Horace prend son rival et ennemi Arnolphe pour confident) et les mises en garde sévères

de son tuteur contre « les jeunes blondins » qui la convoitent et contre toutes les formes de « badinage » en général, le désir qu'éprouvent les deux jeunes gens l'un pour l'autre finira par triompher : comme toute comédie, celle-là s'achève par le mariage des deux jeunes gens. Cependant, cette pièce n'est pas dépourvue de profondeur car Molière a su densifier les personnages de la comédie italienne. Ainsi, Arnolphe est un personnage complexe : amoureux d'Agnès, il souffre véritablement de la présence de son rival lorsqu'il s'exclame « J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle // Et cependant jamais je ne la vis si belle ». Si le personnage est effectivement monomane, certains de ses monologues n'en présentent pas moins de forts accents tragiques. De plus, la responsabilité de la religion catholique dans l'absence d'éducation des filles est clairement mentionnée par le dramaturge : Agnès sort du couvent, Arnolphe se présente comme « un bon chrétien » et prétend inculquer à sa pupille les « dix maximes du mariage », qui ne sont pas sans rappeler les Dix commandements. Enfin, comme toujours chez Molière, l'élan et la force sont du côté de la jeunesse alors que les vieillards sont marqués par le ridicule, l'obsession, la jalousie et le caractère vain de leurs efforts pour manipuler les amoureux.

Tout est dit

« Votre sexe n'est là que pour la dépendance :

Du côté de la barbe est la toute puissance.

Bien qu'on soit deux moitiés de la société,

Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :

L'une est moitié suprême et l'autre subalterne ;

L'une est en tout soumise à l'autre qui gouverne. » (v. 699 à 704 ; III, 2 : tirade d'Arnolphe à Agnès)

Échos

- *La critique de « l'École des femmes »* : pièce dans laquelle Molière répond à ses détracteurs et expose sa conception du théâtre.

HÉLÈNE BIEBER